DEUXIÈME ANNÉE
N° 7



13 FÉVRIER 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

HERGÉ

Prisonnier des pirates dans l'île sous-marine, Jo, stupéfait, erre parmi d'étranges appareils...
Que va-t-il encore découvrir ?... *(voir pp. 4-5)*

TINTIN vous parle

Bonjour, les amis !

Lorsqu'on se trouve sur une plate-forme de tram à l'heure de la sortie des écoles, on ne peut s'empêcher, bien souvent, d'être choqué par le manque de tenue d'un grand nombre de jeunes gens, aussi bien filles que garçons.

Les premières caquettent comme des folles avec des cris sans objet et des fou-rires prolongés qui mettent mal à l'aise les personnes impressionnables.

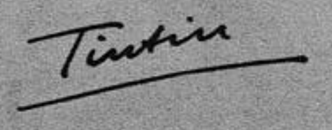
Les seconds se bousculent, en débitant des vantardises, et quelquefois des âneries, dans l'espoir d'épater la galerie qu'ils n'arrivent qu'à agacer.

Evidemment, la jeunesse est, doit être vivante et animée. L'enfant trop calme est inquiétant. Mais encore faut-il qu'elle garde une juste mesure !

L'excès en tout nuit.

D'accord ?

Bonne poignée de mains.





Comment allez-vous, les amis ? Je suis très content. Votre courrier, dont le volume s'accroît tous les jours, témoigne à l'endroit du Club d'une ardeur et d'un enthousiasme bien réconfortants.

Il me semble cependant que certains d'entre vous n'ont pas encore une idée bien nette de ce que j'attends d'eux.

Ils m'écrivent par exemple : « Voudrais-tu me dire quel est le président de tel ou tel groupe local, afin que je puisse m'adresser à lui ?... » Oubliez-vous, les amis, que c'est vous-même qui vous choisissez vos présidents ?

Reportez-vous, si vous le voulez bien, au n° 13 de notre Journal. Vous y verrez que les présidents locaux sont ELUS par leurs membres.

Je le sais bien, plusieurs d'entre vous n'ayant pas, ou guère, d'amis dans la localité où ils habitent, ne savent pas exactement ce qu'ils doivent faire.

Qu'ils ne s'inquiètent donc pas ! Il leur est permis, je le répète, de s'inscrire au Club individuellement. Qu'ils m'adressent leur demande par écrit en mentionnant clairement leur nom, prénoms, adresse et date de naissance, et en annexant à leur envoi une photo au format « carte d'identité ». Dès réception de ces documents, ils seront inscrits au Club. La carte de membre et l'insigne leur seront envoyés aussitôt qu'ils en auront versé le montant au bureau du Journal (C.C.P. n° 1909.16). Je leur rappelle que le droit d'inscription est

(Voir suite au bas de la colonne suivante.)

ABONNEMENTS :

Abonnez-vous en versant l'un des montants ci-après au C.C.P. n° 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard à Bruxelles.

Trois mois	Fr. B.	47
Six mois	Fr. B.	90
Un an	Fr. B.	175

Le prix des anciens numéros demandés directement au journal reste fixé à fr. 3.50

Pour la France, abonnez-vous à TINTIN — PARIS, boîte postale 14.

Trois mois	fr. fr. 150	moins	fr. fr. 142
Six mois	fr. fr. 290	5 %,	fr. fr. 275
Un an	fr. fr. 560	soit :	fr. fr. 530

TINTIN. — Administration et Rédaction : 55, rue du Lombard à Bruxelles.
Edit.-Directeur : Raymond Leblanc.
Rédacteur en chef : André-D. Fernez.
Imprimeur : Etablissements Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

de 20.— Francs, (sauf pour les abonnés) et que l'insigne revient à 15.— Francs (tous frais compris).

Dès qu'un club local sera constitué à proximité du lieu où ils habitent, les membres isolés en seront avertis. Ils s'adresseront alors sans tarder au Président qui les incluera dans son groupe.

Vous voyez, les amis, que rien n'est plus simple !

Il suffit de procéder par ordre et de ne pas vouloir atteler la charrue devant les bœufs.

A jeudi prochain. Bonne poignée de main à vous tous.

TINTIN.



MON COURRIER

C. VAN CAILLIE. — Christophe Colomb est né Gênes (Italie), en 1451. Bonne poignée de main.

YVON SERGEANT, St. Gilles. — Nous ne pourrons si les circonstances s'y prêtent, réaliser ta suggestion qu'à la fin de l'année en cours. Bien cordialement.

JOSEPH CHUSYN, Anderlecht. — Tu vois que nous avons exaucé ton souhait ! Amitiés.

ANDRE VAN CALSTER, Ixelles. — Nous penserons à ton idée. Cordialement.

JEAN-MARIE D'HONDT, Bruxelles. — « Tintin-Sports » de cette semaine ne répond-il pas à ta demande ? Amitiés.

CLAUDE GILQUISA, Lens s/Dendre. — Oui, « l'Extraordinaire odyssée de Corentin Feldoe » et « Le Secret de l'Espadon » paraîtront en albums. Bonne poignée de main.

JOHN WHITWORTH, Forest. — Le Capitaine Haddock a eu des aventures à Brest comme dans à peu près tous les ports du monde. Oui, tu auras bientôt le plaisir d'admirer un film tiré de mes aventures. Ta remarque est parfaitement exacte. L'Angleterre a fait, il y a très longtemps partie du continent européen. Certains savants prétendent même qu'elle sera de nouveau soudée à la France vers l'an 4000. Depuis l'époque de Charlemagne, le niveau du Pas de Calais baisse lentement mais régulièrement. Cordialement à toi.

JEAN CHAVEPOYER, Châtelet. — Je te remercie de ta suggestion, elle est très intéressante et nous l'examinerons en temps opportun. Bien cordialement.

EPERVIER BLEU X, Berchem-Anvers. — Oui, ce que tu me demandes est possible. Passe un jour au bureau du Journal et tu auras satisfaction. Merci pour tes vœux; je t'adresse les miens très chaleureusement.

JEANNINE HUYGHE, Forest. — Tes vœux m'ont fait grand plaisir, je t'envoie les miens de tout cœur. J'ai transmis ta demande au Capitaine Haddock. Il est malheureusement impossible pour le moment de donner deux pages du « Secret de l'Espadon » par semaine. Cordiale poignée de main.

JACK WAGEMANS, Anvers. — Ta longue lettre m'a fait plaisir et j'ai lu avec beaucoup d'intérêt tes remarques judicieuses. Pour illustrer le roman de Wells, notre ami E. P. Jacobs a consulté longuement et minutieusement plusieurs ingénieurs du pays. Ses dessins présentent donc toutes les garanties souhaitables de précision scientifique. Bien à toi.

ANDRE VAN VASSENHOVE, Bruxelles. — Merci pour tes chaleureuses félicitations. A bientôt.

J. COLONIUS, Anderlecht. — Ta longue lettre nous a fait grand plaisir. Nous te donnerons prochainement les renseignements que tu nous demandes sur les dessinateurs de « Tintin ». Le « Rayon du Mystère » a été créé en 1938. Oui, nous verrons un jour des albums de « Jo et Zette » et « Le Secret de l'Espadon ». C'est l'éternelle distraction de Monsieur Tournesol qui est cause que le mot « ficelles » ait été imprimé à l'envers dans le titre de sa chronique du n° 14. Cordiale poignée de mains.

Tout mon courrier doit porter l'adresse :



Pour les amis français : TINTIN — Paris. Boîte postale 14.

Des lecteurs nous demandent de leur fournir certains albums TINTIN. Nous pouvons les satisfaire. Actuellement en stock : « LE LOTUS BLEU »; il sera envoyé franco contre versement à notre C.C.P. N° 1909.16 de la somme de 60 francs (soixante).

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER













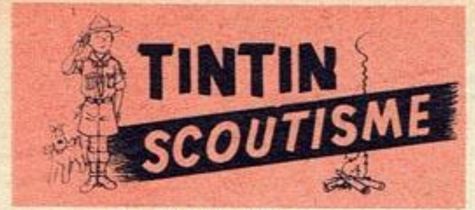








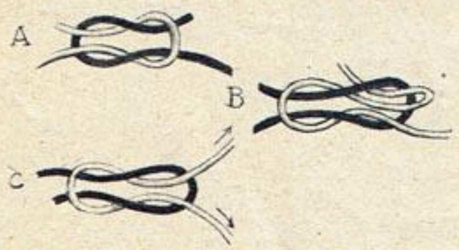
(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

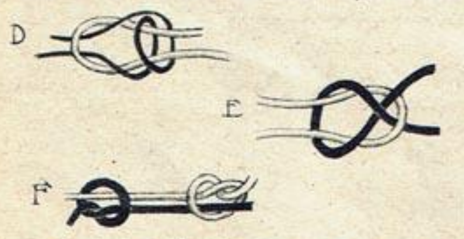
JE te parlerai aujourd'hui des nœuds de tenderfoot. Non, ne prends pas ton petit air moqueur ! Il y a, sur ces sept pauvres petits nœuds, des choses fort intéressantes à dire. Juges-en toi-même !...

Voyons d'abord, si tu le veux bien, le nœud plat (croquis A), le nœud de tisserand et le nœud de pêcheur. Chacun a son utilité précise, et il ne faut pas prendre l'un pour l'autre. Il m'est arrivé de voir des scouts de première classe substituer un nœud de tisserand au nœud plat, « pour que cela tienne mieux... ». Quelle erreur ! Le nœud de tisserand tient bien en effet, mais il diminue la résistance de la corde



et il est, de surcroît, très malaisé à défaire, si les deux cordes sont de diamètre égal. En revanche, si tu as affaire à un nœud plat, rien de plus facile ! Il te suffit d'exercer une pression décidée sur les deux bouts de la même corde... (croquis C). Si tu tiens à faciliter encore les choses, remplace le brin libre avec lequel tu termines ton nœud par une ganse. Il te suffira, pour défaire ce que tu as fait, de tirer sur le brin (croquis B).

Si au contraire tu désires donner plus de sûreté à ton ouvrage, fais exécuter par le brin



libre un tour supplémentaire autour des brins engagés (croquis D).

Passons maintenant au nœud de tisserand. Le croquis E t'en illustre la réalisation. Il t'est loisible d'y ajouter une ganse, comme pour le nœud plat.

Le nœud de tisserand est surtout utilisé pour unir deux cordes d'épaisseur différentes (dans mes croquis, les cordes blanches sont les plus épaisses) ; il peut aussi être employé pour attacher la corde à un anneau, un crochet ou une boucle, ou pour réparer les filets.

Le croquis F te montre les nœuds de pêcheur. C'est un nœud simple où chaque corde s'enroule autour de l'autre et qui se serre par une traction sur les brins. Il s'emploie pour unir deux ficelles d'épaisseur différentes mais aussi, et surtout pour unir des cordes destinées à être immergées.

Ici aussi, il t'est possible de « ganser » ton nœud. De cette manière, il te suffira de tirer sur le brin libre pour le défaire.

Mais il est temps d'en finir, cher Caméléon. J'espère, cette semaine, t'avoir aidé à comprendre que les nœuds ne servent pas seulement à « passer » une épreuve.

A l'aide des quelques variantes que je t'ai indiquées, tu pourras les employer dans bien des cas où un V.P. ne réussirait qu'à gaspiller des kilomètres de cordes.

Je te serre cordialement la gauche.

BISON SERVIABLE.



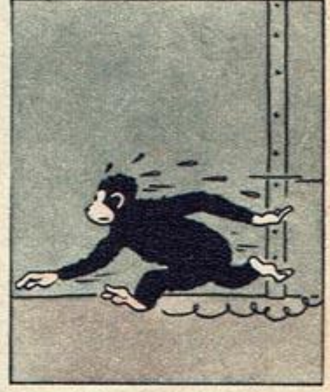




















NOTRE ami Georges Chauvier me demande des détails sur l'invention et l'inventeur de la montre. Le sujet, je crois, est de nature à vous intéresser tous.

Du temps des Romains on utilisait les clepsydres, ou horloges à eau. Elles étaient constituées d'un réservoir d'eau qui s'écoulait lentement et se vidait en 24 heures; un flotteur commandait l'aiguille se déplaçant le long d'une règle graduée, marquant ainsi, assez exactement, les heures.

Puis les hommes s'aperçurent que l'ombre d'un bâton planté dans le sol tournait régulièrement autour de ce bâton au fur et à mesure du pseudo-déplacement du soleil. Ce fut l'invention du cadran solaire. Celui-ci fut perfectionné; on voit encore de vieux cadrans solaires artistement gravés sur les murs de vieilles maisons, ou encore d'autres, tout petits, accompagnés d'une boussole, que l'on portait dans sa poche. Mais le fonctionnement du cadran solaire nécessite la présence du soleil... qui fait souvent défaut dans nos pays.

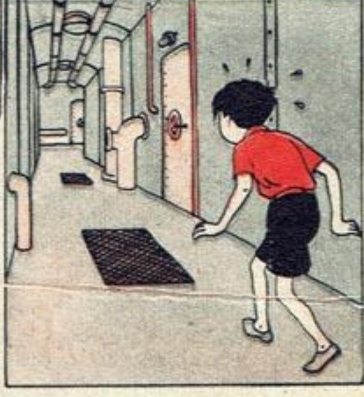
Des chercheurs imaginèrent alors des horloges actionnées par des poids, dont un des plus beaux modèles fut construit, sur les ordres de Louis XIV, à Versailles. Pourtant, ces modèles étaient d'une marche très capricieuse, à cause de la vitesse irrégulière de leurs régulateurs à moulinets.

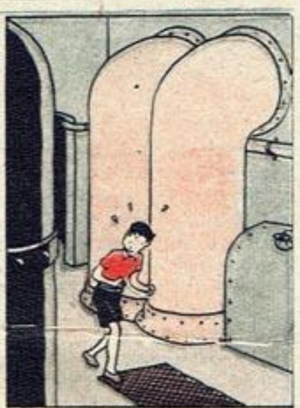
L'invention du balancier, ou pendule, permit d'obtenir une plus grande régularité de marche et donna immédiatement un essor considérable à l'horlogerie. Très peu de temps après, l'on imagina la spirale, que vous avez tous eu la curiosité de regarder trembler dans vos montres, et qui permit de construire des horloges de plus en plus petites. C'est ainsi qu'on

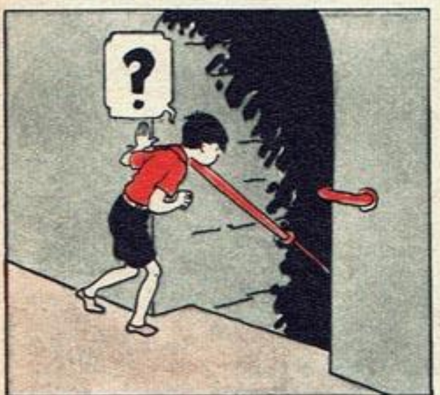
... DU MYSTÈRE

... Jo, Zette et Jocko

















(A suivre.)

en fit des modèles assez réduits pour pouvoir être enfermés dans des boîtiers portatifs. Un des plus anciens types connus est celui que l'on nomme actuellement la « boule de Nuremberg » et qui date du XVIe siècle.

De nos jours, l'industrie horlogère s'est perfectionnée au delà de tout ce que vous pouvez imaginer, et produit des montres d'une précision remarquable.



Maintenant, si vous voulez jouer au Romain qui construit sa clepsydre, prenez un grand récipient, un vieux seau par exemple, et percez-y, dans le fond, un tout petit trou, en pointe d'aiguille. Déposez à l'intérieur du seau un morceau de bois de quelques centaines de grammes attaché au bout d'une ficelle dont l'autre bout pendra à l'extérieur et auquel vous suspendrez un objet moins lourd que le morceau de bois, tel qu'une clef. Puis vous remplirez votre récipient d'eau jusqu'à une hauteur que vous repérerez et vous marquerez la paroi extérieure à l'endroit coïncidant avec la pointe de la clef. L'eau s'écoulera lentement; à chaque heure, vous marquerez un nouveau trait à l'endroit où se trouvera la pointe de la clef, puis, une fois le seau vide, vous numéroterez en partant du bas tous les traits. Vous aurez ainsi une clepsydre bon marché mais précise, qui n'aura que l'inconvénient de mouiller le plancher si vous n'y prenez pas garde.

T. Tournesol



PETITE HISTOIRE DE L'AUTOMOBILE

C'EST en 1769 — l'année même où naissait en Corse un bébé qui deviendrait célèbre par la suite : Napoléon Bonaparte — que l'ancêtre de l'automobile fit son apparition. Il s'agissait d'un cabriolet à vapeur dont la roue avant était motrice et directrice. Son inventeur était un ingénieur du nom de Cugnot. Vous voyez, chers amis lecteurs, que la « traction avant » dont on parle tant à l'époque actuelle n'a rien de très original...

★

C'est seulement en 1883 qu'une voiture automobile fut actionnée au moyen d'un moteur à explosion. L'allumage était électrique. C'est un habitant de Rouen, M. Edouard Delamare, qui découvrit ce nouveau procédé. Les Allemands Daimler et Benz le perfectionnèrent quelques années plus tard. On criait : « Casse-cou ! » à ces précurseurs dont les véhicules parcouraient les routes à l'allure d'un cheval au trot. Pensez donc, quelle témérité !

★

On put lire dans la revue du « Touring Club de France », le 15 décembre 1897, cette annonce qui vous laissera rêveurs : « A vendre auto De Dion et Bouton, nouveau moteur, un cheval 1/4, excellent état pour 1.250 francs. »
En 1947, pour 1.250 francs on peut acheter un très joli bouchon de radiateur...

★

Un humoriste français propose que les automobiles soient équipées de ressorts à boudin comestibles. Ce qui pourrait certes venir à point aux voyageurs imprévoyants. Le même plaisantin aimerait assister à l'apparition des châssis à plan incliné pour l'ascension des côtes et des pneus antidérapants à musique qui charmeraient les oreilles des mélomanes. Au choix : musique classique, légère ou jazz-hot.

★

En 1896 (il n'y a donc que cinquante ans de cela : nos grands-pères ont connu cette période qui nous paraît déjà héroïque) eut lieu une course pour autos sur le parcours Paris-Marseille. Les voitures filaient à du 20 kilomètres à l'heure. Une vitesse folle pour l'époque. Notre champion Gaston Reiff, à l'aide de ses seuls muscles, eût pu les suivre à l'aise pendant cinq kilomètres !

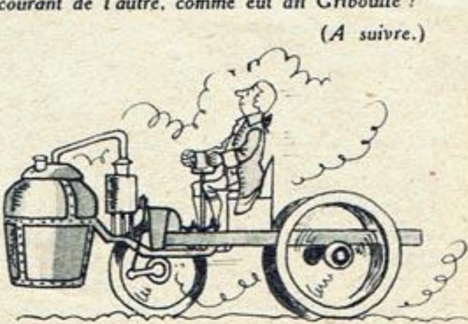
★

Il est vrai qu'à l'aube du XXe siècle faire de l'auto était une rude épreuve. Les pneus étaient des bandages pleins. Voyez secousses ! Les jantes n'étaient pas évidées et les pneus s'en détachaient à tout bout de champ. Sous les trépidations, les lanternes tombaient toutes les dix minutes. Les freins s'arrachaient souvent, les roues se déboîtaient, les moyeux de bois prenaient feu. Il fallait essayer de réparer tout en roulant, un passager dévoué courant à du huit à l'heure auprès de l'engin pétaradant. Car, voyez-vous, quand la voiture était arrêtée, on n'était jamais certain de pouvoir la remettre en marche.

★

Dans les côtes trop raides, il était d'ailleurs recommandé au conducteur d'alléger la voiture. Le mieux était de sauter à bas de la guimbarde et de diriger le volant d'une main... tout en courant de l'autre, comme eût dit Griboulle !

(A suivre.)



LA GUERRE DES MONDES

DE H.G. WELLS

LIVRE DEUXIEME

LA TERRE AU POUVOIR DES MARSIENS

I

SOUS LE TALON

RESUME. — Les Marsiens, qui ont attaqué la terre, ont annihilé les forces opposées à leur marche. Ils ont fait usage de la Fumée Noire, un gaz suffocant. Le narrateur, accompagné d'un vieillard qu'il a rencontré, poursuit sa route.

APRES avoir raconté ce qui était arrivé à mon frère, je vais reprendre le récit de mes propres aventures où je l'ai laissé, au moment où le vieillard et moi étions entrés nous cacher dans une maison d'Halliford, dans l'espoir d'échapper à la Fumée Noire. Nous y demeurâmes toute la nuit du dimanche et le jour suivant — le jour de la panique — comme dans une petite île d'air pur, séparés du reste du monde par un cercle de vapeur suffocante. Nous n'avions qu'à attendre dans une oisiveté angoissante, et c'est ce que nous fîmes pendant ces deux interminables jours.

Mon esprit était plein d'anxiété en pensant à ma femme. Je me la représentais à Leatherhead, terrifiée, en danger, et me pleurant déjà comme un homme mort. J'allais et venais dans cette maison, pleurant de rage à l'idée d'être séparé d'elle, songeant à tout ce qui pouvait lui arriver en mon absence. Je savais que mon cousin était assez brave pour affronter toute circonstance, mais il n'était pas homme à mesurer les choses d'un coup d'œil et à se décider promptement. Ce qu'il fallait maintenant, ce n'était pas de la bravoure, mais de la réflexion et de la prudence. Ma seule consolation était de savoir que les Marsiens s'avançaient vers Londres et tournaient ainsi le dos à Leatherhead. Toutes ces vagues craintes me surexcitaient l'esprit. Bientôt, je me sentis fatigué et irrité des perpétuelles jérémiades du vieillard. Son égoïste désespoir m'impatientait. Après quelques remontrances sans effet, je me tins éloigné de lui dans une pièce qui contenait des globes, des bancs et des tables, des cahiers et des livres et qui était évidemment une salle de classe. Quand il vint m'y rejoindre, je montai au sommet de la maison et m'enfermai dans un débarras, afin de rester seul avec mes pensées douloureuses et mes misères.

Pendant toute cette journée et le matin suivant, nous fûmes absolument cernés par la Fumée Noire. Le dimanche soir, nous eûmes des indices que la maison voisine était habitée : une figure derrière une fenêtre, des lumières allant et venant, le claquement d'une porte qu'on fermait Mais je ne sus qui étaient ces gens ni ce qu'il advint d'eux. Nous ne les aperçûmes plus le lendemain. La Fumée Noire descendit, en flottant lentement, vers la rivière, pendant toute la matinée du lundi, passant de plus en plus près de nous et disparaissant enfin sans s'être avancée plus loin que le bord de la route, devant la maison où nous étions réfugiés.

Vers midi un Marsien parut au milieu des champs, déblayant l'atmosphère avec un jet de vapeur surchauffée, qui sifflait contre les murs, brisait toutes les vitres qu'il touchait et brûla les mains du vieillard au moment où il quittait précipitamment la pièce de devant. Quand, enfin, nous nous glissâmes hors des pièces trempées et que nous jetâmes un regard au dehors, on eût dit qu'une tourmente de neige noire avait passé sur la contrée vers le nord. Tournant nos yeux vers le



Cernés par la Fumée Noire.

fleuve, nous fûmes surpris de voir d'inexplicables rougeurs se mêler aux taches noires des prairies desséchées.

Pendant un moment, nous ne sûmes nous rendre compte du changement apporté à notre position, sinon que nous étions délivrés de notre crainte de la Fumée Noire. Bientôt je m'aperçus que nous n'étions plus cernés, que maintenant nous pourrions nous en aller. Dès que je fus sûr qu'il y avait moyen de s'échapper, mon désir d'activité revint. Mais le vieillard restait léthargique et déraisonnable.

— Ici, nous sommes en sûreté, répétait-il; en sûreté, en sûreté !

Je résolus de l'abandonner — que ne l'ai-je fait ! Plus sage maintenant et profitant de la leçon de l'artilleur, je cherchai à me munir de nourriture et de boisson. J'avais trouvé de l'huile et des chiffons pour mes brûlures; je pris aussi un chapeau et une chemise de flanelle que je découvris dans l'une des chambres à coucher. Quand le vieillard comprit que j'allais partir seul, étant décidé à m'en aller sans lui, il se leva soudain pour me suivre. Et tout étant calme dans l'après-midi, nous nous mîmes en route vers cinq heures, autant que je peux le présumer, nous dirigeant vers Sunbury, au long du chemin tout noirci.

Dans Sunbury, et par intervalles sur la route, nous rencontrâmes des cadavres de chevaux et d'hommes, gisant en attitudes contorsionnées, des charrettes et des bagages renversés et couverts d'une épaisse couche de poussière noire. Ce linceul de cendre poudreuse me faisait penser à ce que j'avais lu de la destruction de Pompéi. L'esprit hanté de ces spectacles étranges, nous arrivâmes sans mésaventure à Hampton Court, et là, nos yeux eurent un réel soulagement à trouver un espace vert qui avait échappé au nuage suffocant. Nous traversâmes le parc de Bushey, où les daims et les cerfs allaient et venaient sous les marronniers; à une certaine distance, des hommes et des femmes — les premiers êtres que nous ayons rencontrés encore — se hâtaient vers Hampton Court; nous passâmes ainsi à Twickenham.

Au loin, les bois, par delà Ham et Petersham, brûlaient encore. Twickenham n'avait souffert ni du Rayon Ardent, ni de la Fumée Noire, et il y avait encore dans ces localités des gens en grand nombre, mais personne ne put nous donner de nouvelles. Pour la plupart, les habitants profitaient, comme nous, d'une accalmie pour changer de quartiers. J'eus l'impression qu'une certaine quantité de maisons étaient encore occupées par leurs habitants épouvantés, trop effrayés sans doute pour essayer de fuir. Les signes d'une débandade hâtive abondaient le long du chemin. Je me rappelle très vivement trois bicyclettes brisées et enfoncées dans le sol par les roues des voitures qui suivirent. Nous traversâmes le pont de Richmond vers huit heures et demie, fort précipitamment, car on s'y trouvait trop exposé, et je remarquai, descendant le courant, un certain nombre de masses rouges. Je ne savais pas ce que c'était, n'ayant pas le temps d'examiner longuement, mais je me fis à leur propos des idées beaucoup plus horribles qu'il ne fallait. Là, encore, sur la rive de Surrey, la poussière noire qui avait été de la fumée s'étalait, recouvrant des cadavres — en tas aux abords de la station, — mais nous n'aperçûmes rien des Marsiens avant d'arriver près de Barnes.

Dans la distance, parmi le paysage noirci, nous vîmes un groupe de trois personnes descendant à toutes jambes un chemin de traverse qui menait vers le fleuve, — autrement tout semblait désert. Au haut de la colline, les maisons de Richmond brûlaient activement, mais hors la ville il n'y avait nulle part trace de Fumée Noire.

Tout à coup, comme nous approchions de Kew, des gens passèrent en courant et les parties hautes d'une machine mar-



Le plafond s'abattit sur nos têtes.

sienne parurent au-dessus des maisons, à moins de cent mètres de nous. L'imminence du danger nous frappa de stupeur, car si le Marsien avait regardé autour de lui nous eussions immédiatement péri. Nous étions si terrifiés que nous n'osâmes pas continuer, et que nous nous jetâmes de côté, cherchant un abri sous un hangar dans un coin, pleurant en silence et refusant de bouger.

Mon idée fixe de parvenir à Leatherhead ne me laissait pas de repos, et de nouveau je m'aventurai au dehors, dans la nuit tombante. Je traversai un endroit tout planté d'arbustes, suivis un passage au long d'une grande maison qui avait tenu bon sur ses bases et je débouchai ainsi sur la route de Kew. Le vieillard, que j'avais laissé sous le hangar, me rattrapa bientôt en courant.

Ce second départ fut la chose la plus témérairement folle que je fis jamais, car il était évident que les Marsiens nous environnaient. A peine le vieillard m'eut-il rejoint que nous aperçûmes la première machine marsienne, ou peut-être une autre, au loin par delà les prairies qui s'étendaient jusqu'à Kew Lodge. Quatre ou cinq petites formes noires se sauvaient devant elle, parmi le vert grisâtre des champs, car, selon toute apparence, le Marsien les poursuivait. En trois enjambées, il eut rattrapé ces pauvres êtres, qui se mirent à fuir dans toutes les directions. Il ne se servit pas du Rayon Ardent pour les détruire, mais les ramassa un par un; il dut les mettre dans l'espèce de grand récipient métallique qui faisait saillie derrière lui, à la façon dont une hotte pend aux épaules du chiffonnier.

L'idée me vint alors que les Marsiens pouvaient avoir d'autres intentions que de détruire l'humanité bouleversée. Nous restâmes un instant comme pétrifiés, puis tournant les talons et escaladant une barrière qui fermait un jardin clos de mur, nous tombâmes heureusement dans une sorte de fosse où nous nous terrâmes, jusqu'à ce que la nuit fût noire, osant à peine échanger quelques mots à voix basse.

Il devait être onze heures quand nous prîmes le courage de nous remettre en chemin, ne nous risquant plus sur la route, mais nous glissant furtivement au long des haies et des plantations, le vieillard épiant à droite et moi à gauche, essayant de pénétrer les ténèbres, de crainte des Marsiens qui, nous semblait-il, allaient surgir à chaque instant autour de nous. Un moment, nous piétinâmes dans un endroit brûlé et noirci, presque refroidi alors et plein de cendres, où gisaient des corps d'hommes et des cadavres de chevaux derrière une rangée de canons éventrés et de caissons brisés.

Sheen paraissait avoir échappé à la destruction, mais tout y était silencieux et désert. Nous ne rencontrâmes là aucun cadavre, et la nuit était trop sombre pour nous permettre de voir dans les rues transversales. Soudain mon compagnon se plaignit de la fatigue et de la soif et nous décidâmes d'explorer quelqu'une des maisons de l'endroit.

La première où nous entrâmes, après avoir eu quelque difficulté à ouvrir la fenêtre, était une petite villa écartée, et je n'y trouvai rien de mangeable qu'un peu de fromage moisi. Il y avait pourtant de l'eau, dont nous bûmes, et je me munis d'une hachette qui promettait d'être utile dans notre prochaine effraction.

Nous traversâmes la route à un endroit où elle fait un coude pour aller vers Mortlake. Là, s'élevait une maison blanche au milieu d'un jardin entouré de murs; dans l'office nous découvrîmes une réserve de nourriture — deux pains entiers, une tranche de viande crue et la moitié d'un jambon. Si j'en dresse un catalogue aussi précis, c'est que nous allions être obligés de subsister sur ces provisions pendant la quinzaine qui suivit. Au fond d'un placard, il y avait aussi des bouteilles de bière, deux sacs de haricots blancs et quelques laitues; cet office donnait dans une sorte de laverie, d'arrière-cuisine, où se trouvaient un tas de bois et un buffet qui renfermait une douzaine de bouteilles de vin rouge, des soupes et des poissons conservés et deux boîtes de biscuits.

Nous nous assîmes dans la cuisine adjacente, demeurant dans l'obscurité — car nous n'osions pas même faire craquer une allumette — et nous mangeâmes du pain et du jambon et nous vidâmes une bouteille de bière. Le vieillard, encore timoré et inquiet, était d'avis, assez étrangement, de se remettre en route sur-le-champ; j'insistais pour qu'il réparât ses forces en mangeant, quand arriva la chose qui devait nous emprisonner.

— Il n'est sans doute pas encore minuit, disais-je, et au même moment nous fûmes aveuglés par un éclat de vive lumière verte. Tous les objets que contenait la cuisine se dessinèrent vivement, clairement visibles avec leurs parties vertes et leurs ombres noires, puis tout s'évanouit. Instantanément, il y eut un choc tel que je n'en entendis jamais auparavant ni depuis d'aussi formidable. Suivant ce choc de si près qu'elle parut être simultanée, une secousse se produisit, avec, tout autour de nous, des bruits de verrerie brisée, des craquements et un fracas de maçonnerie qui s'écroule; au même moment le plafond s'abattit sur nos têtes. Je fus projeté contre la poignée du four, renversé sur le plancher et je restai étourdi. Mon évanouissement dura longtemps, me dit le vieillard; quand je repris mes sens nous étions encore dans les ténèbres et il me tamponnait avec une compresse, tandis que sa figure comme je m'en aperçus après, était toute couverte du sang d'une blessure qu'il avait reçue au front.

Pendant un certain temps, il me fut impossible de me rappeler ce qui était arrivé. Puis les choses me revinrent lentement et je sentis à ma tempe la douleur d'une contusion.

— Vous sentez-vous mieux ? demanda le vieillard à voix très basse.

A la fin, je pus lui répondre et cherchai à me redresser.

— Ne bougez pas, dit-il; le plancher est couvert de débris de vaisselle. Vous ne pouvez guère remuer sans faire du bruit, et je crois bien qu'*ils* sont là, dehors.

Nous demeurâmes un instant assis, dans un grand silence et retenant notre souffle. Tout semblait mortellement tranquille, bien que de temps en temps autour de nous quelque chose, plâtras ou morceau de brique, tombât avec un bruit qui retentissait partout. Au dehors et très près, s'entendait un grincement métallique intermittent.

— Entendez-vous? demanda le vieillard quand le bruit se reproduisit de nouveau.

— Oui, répondis-je, mais qu'est-ce ?

— Un Marsien ! dit le vieillard.

J'écoutai de nouveau.

— Ça ne ressemble pas au bruit du Rayon Ardent, dis-je, et pendant un moment j'inclinai à croire que l'une des grandes machines avait trébuché contre la maison, comme j'en avais vu une se heurter à la tour de l'église de Shepperton.

Notre situation était si étrange et si incompréhensible que, pendant trois ou quatre heures, jusqu'à ce que vînt l'aurore, nous bougeâmes à peine. Alors la lumière s'infiltra, non par la fenêtre qui demeura obscure, mais par une ouverture triangulaire entre une poutre et un tas de briques rompues, dans le mur derrière nous. Pour la première fois nous pûmes vaguement apercevoir l'intérieur de la cuisine.

La fenêtre avait cédé sous une masse de terre végétale qui, recouvrant la table où nous avions pris notre repas, arrivait jusqu'à nos pieds. Au dehors le sol était entassé très haut contre la maison; dans l'embrasure de la fenêtre, nous pouvions voir un fragment de conduite d'eau arrachée. Le plancher était jonché de quincaillerie brisée; l'extrémité de la cuisine, accotée contre la maison, avait été écrasée et comme le jour entrait par là, il était évident que la plus grande partie de la maison s'était écroulée. Contrastant vivement avec ces ruines, le dressoir net et propre, teinté de vert pâle — le vernis à la mode — était resté debout avec un certain nombre d'ustensiles de cuivre et d'étain; le papier peint imitant les carreaux de faïence bleus et blancs et une couple de gravures-primes coloriées flottant au mur de la cuisine, au-dessus du fourneau.

(A suivre.)

Illustrations de E.-P. Jacobs.

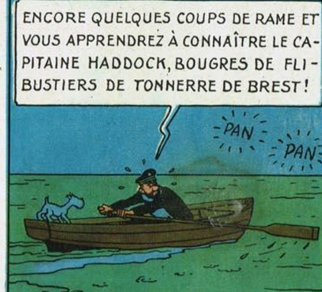
LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ









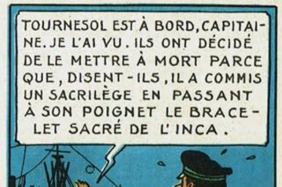
























(A suivre.)

UNE BELLE AFFAIRE

NOUVELLE



IL pleuvait. Les rues étaient grasses comme si on les avait huilées et il y avait de grandes flaques noires un peu partout. Les mains dans les poches, tête basse, l'inspecteur Cherchebien rasait les murs en grommelant. Il se disait que, depuis quelque temps, la chance ne lui souriait guère. La veille encore, une promotion lui était passée sous le nez. C'était ce diable de Lebon qui en avait profité. Décidément, il n'y en avait plus que pour les mêmes !... Brr !... Et ce froid par-dessus le marché !..

Tout en marchant, Cherchebien avisa un petit café qui projetait sur le trottoir une tranche de maigriote lumière verte. Il haussa les épaules. « Au fond, pourquoi pas ?... » Il traversa la chaussée et poussa la porte de verre dépoli. Adossé à la colonne, un garçon mélancolique l'accueillit par un coup d'œil complice.

— Ce sera un café ! déclara Cherchebien.

Il se débarrassa de son pardessus mouillé, puis, avec un « ouf » de soulagement, se laissa tomber sur la banquette. Le breuvage bouillant le réconforta. Lorsqu'il voulut prendre son paquet de cigarettes dans sa poche, il se rappela qu'il l'avait oublié dans son manteau. Il se leva pour aller le chercher, mais au moment précis où il refermait la main sur le paquet froissé, son attention fut attirée par l'étrange dialogue qu'échangeaient, à une table voisine, deux individus d'aspect passablement patibulaire.

— Et alors, disait le premier, c'est quel genre de serrure ?

— On m'a dit que c'était une « Lips ».

— Bon, dans ce cas, il nous faudra le chalumeau !

Le cœur de Cherchebien se mit à battre la chamade. « Serrure, chalumeau... », voilà des mots bien évocateurs pour un détective ! S'il allait tomber inopinément sur une belle affaire ? Il prêta l'oreille pour ne pas perdre une syllabe de la suite de l'entretien.

— Est-ce qu'il y a encore des chalumeaux disponibles, au moins ? poursuivit le plus âgé des consommateurs.

— De ce côté-là, ne t'en fais pas, nous sommes parés.

— Eh bien, d'accord. A 9 heures, ce soir, à la banque. Le concierge est averti; il viendra nous ouvrir...

Celui qui venait de prononcer cette phrase se leva de table après avoir, d'un geste brusque, rabaissé sa casquette sur ses yeux. Sans même prendre la peine de régler sa consommation, Cherchebien lui emboîta le pas. Il ne se sentait plus d'allégresse. Ah ! quel triomphe en perspective ! On allait voir de quoi Cherchebien était capable ! Et ce serait le pauvre Lebon qui en ferait une tête !...

★

L'inspecteur chef hocha la tête d'un air sceptique.

— C'est bon, dit-il à Cherchebien. Vous aurez un car de police et une brigade d'agents spéciaux, comme vous le demandez. Mais attention !... Tâchez de ne pas vous mettre le doigt dans l'œil !...

Ce soir-là, dès 8 heures, l'un des plus grands établissements bancaires de la ville fut cerné d'ombres silencieuses et vigilantes. A 9 heures moins le quart, exactement, Cherchebien descendit du car suivi de plusieurs agents de choc. Il se dirigea immédiatement vers l'inspecteur adjoint qui surveillait l'entrée de la banque.

— Alors ? demanda-t-il.

— Ils sont à l'intérieur, chef.

— C'est bon. Allons-y !

Sur un signe de leur supérieur, trois hommes franchirent le seuil de la porte. Il faisait si noir à l'intérieur qu'ils étaient contraints de marcher à tâtons, les bras tendus devant eux, comme des antennes.

— Surtout, pas de lumière ! ordonna Cherchebien.

— Mais, chef...

— Silence, saperlipopette ! Vous tenez donc tant que cela à devancer l'heure de votre belle mort !

L'on perçut bientôt un murmure de voix très léger et le sifflement particulier du chalumeau.

— Ça y est ! se dit Cherchebien.

Et sous le coup de l'émotion, quelques gouttes de sueur lui perlèrent au front.

— Armez vos pistolets, ordonna-t-il à mi-voix...

Puis, quelques instants plus tard :

— Etes-vous prêts ?

— Oui, chef.

— Alors, enfoncez la porte !

Ce ne fut pas long. La serrure sauta sous une rafale de balles. Dans l'entrebaillement de la porte, on distingua, tout près d'un coffre-fort entr'ouvert, deux ombres à qui la surprise venait de faire lâcher leurs outils et qui se relevaient à demi, l'air sidéré.

— Haut les mains ! hurla Cherchebien.

— Mais...

— Haut les mains, et pas de rouspétance...

Puis se tournant vers l'un de ses agents, il poursuivit :

— Embarquez-moi tout ce monde, Lapierre, et en vitesse...

★

Lorsqu'il vit son bureau envahi par Cherchebien, trois agents et deux individus, menottes au poing, l'inspecteur-chef connut la plus grande surprise de sa vie.

— Ah ! ça... commença-t-il...

— Attaque à main armée contre une banque..., déclara Cherchebien avec un air de triomphe mal dissimulé.

— Oh ! oh !...

L'inspecteur-chef alluma une cigarette, posément, puis s'adressa au plus âgé des cambrioleurs...

— Que faisiez-vous dans cette banque ? demanda-t-il.

— Nous travaillions, Monsieur.

— Vous travailliez, s'esclaffa Cherchebien. Elle est bien bonne celle-là !

— Mais, je vous jure...

Et sans se soucier des sarcasmes dont l'abreuvait le policier, l'homme expliqua son cas. L'un des coffres-forts de la banque X... s'était déréglé. Le directeur avait demandé qu'on le réparât d'urgence, mais afin de ne pas occasionner de perturbations durant les heures de bureau, il avait prié l'entrepreneur de n'envoyer ses ouvriers que le soir. Le concierge de l'immeuble avait été averti de cet arrangement.

— Hum..., grommela l'inspecteur-chef en lorgnant Cherchebien. Je crois que le plus simple serait de téléphoner au directeur de la banque. Nous saurons immédiatement à quoi nous en tenir.

L'entretien fut bref. Après avoir raccroché d'un geste sec, l'inspecteur-chef se tourna vers les cambrioleurs et leur dit :

— Vous êtes libres, Messieurs. Veuillez accepter nos excuses.

— Mais, tout de même... s'étrangla Cherchebien, pâle comme un mort.

— Quant à vous, mon cher, taisez-vous... Cela vaudra mieux. On n'est pas plus gaffeur que vous. Ces braves gens sont d'honnêtes ouvriers et ce n'était vraiment pas la peine de déployer un tel concours de force armée pour interrompre leur innocente besogne !



Le pauvre Cherchebien n'est pas encore revenu de sa déception. L'on raconte que, depuis cette mésaventure, il se méfie comme de la peste des petits cafés et des conversations équivoques.

Qui ne lui donnerait raison ?

Quant à sa promotion, il est probable qu'elle restera longtemps encore à l'état de mirage.



LES BELLES LEGENDES

PHAETON ET LE CHAR DU SOLEIL

VOICI une légende de la mythologie grecque.

Le palais du Soleil était soutenu par de hautes colonnes. Partout, il étincelait d'or et de pierreries, et aucun bâtiment de l'Olympe ne pouvait lui être comparé en splendeur.

Lorsque le jeune Phaéton y arriva, il aperçut Apollon, dieu du jour, dans toute sa gloire. Celui-ci, après avoir reçu le salut de son visiteur, lui demanda ce qu'il désirait. Phaéton répondit :

— Je voudrais que vous me fassiez savoir par un signe certain que je suis bien votre fils.

Apollon lui dit :

— Certes, tu es mon fils, et je veux te le prouver sur l'heure. Demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai.

Le jeune homme après avoir réfléchi, demanda qu'il lui fût permis, pour un jour seulement, de conduire le char du Soleil. C'était là une tâche difficile et dangereuse qu'Apollon s'était jusqu'alors réservée personnellement. Mais le dieu du jour avait promis... Un personnage tel que lui ne pouvait pas renier sa parole. Il fut donc obligé de s'exécuter et de confier le char à son fils, auquel il fit mille recommandations de prudence.

Là dessus, Phaéton fouetta ses coursiers et s'enfonça à toute vitesse dans l'azur du ciel. Il commit tant d'imprudences qu'il finit par enflammer la terre entière. Lui-même, incapable de maîtriser les éléments, tomba dans les flammes et périt misérablement, victime de sa folle témérité.

Cette légende se trouve joliment illustrée par le timbre n° 22 de la poste aérienne de Grèce.

Je rappelle que les numéros cités dans cette rubrique sont repris du catalogue Yvert et Tellier.

FR. DEPIENNE.



★ MELI-MELO ★

LE SAVIEZ-VOUS ?...

CE ne sont pas toujours les plus gros animaux qui vivent le plus longtemps. La longévité de certains oiseaux est, à cet égard, étonnante.

L'alouette et le rossignol atteignent souvent de 18 à 20 ans. Le moineau vit généralement jusqu'à 40 ans et l'oie jusqu'à 50, à moins qu'une ménagère avisée ne mette, prématurément, fin à ses jours.



Mais c'est aux hérons et aux cygnes que reviennent les records de durée. Si les premiers ignorent, jusqu'à 60 ans, les affres de la vieillesse, il est fréquent de trouver des *centenaires* parmi les seconds.

★

L'UNE des épreuves de notre grand concours vous a illustré l'expression VIVRE SUR UN GRAND PIED. Pour être peu connue, l'origine de cette expression n'en est pas moins amusante.

Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, désireux de cacher ses pieds qui étaient difformes, se commanda des souliers d'une dimension inusitée (appelés « à la poulaine » du nom de leur inventeur Poulain.)



Ces grand souliers passèrent pour une fantaisie de fort bon goût et la mode s'en répandit à ce point qu'au XVme siècle, porter des souliers à la poulaine était un signe de grande distinction.

On comprend, dès lors, que l'expression « Vivre sur un grand pied » signifie vivre en grand seigneur.

★

SOLUTION DES " MOTS-CROISÉS " PUBLIÉS DANS LE N° 5.

HORIZONTALEMENT : 1. Tintin; Et — 2. Epauler; Is. — 3. Milou; Na. — 4. Eau; Irol. — 5. Barocos. — 6. R. R.; Vous; Pe. — 7. He; Tenon. — 8. Sapeur; Lu. — 9. Vélin. — 10. Gorgerette.

VERTICALEMENT : 1.Ténébres. — 2. I. P.; Aar; Abo. — 3. Namur; H. P. — 4. Tui; Ovée. — 5. Illico; Uve. — 6. Néo; Outrer. — 7. Ruisseler. — 8. Nuit. 9. Tino; Po; NT. — 10. Saluent.

La phrase à trouver était : Tintin et Milou vous saluent.

notre GRAND CONCOURS

QUE vous dire, les amis, sinon que notre concours rencontra un succès extraordinaire. Les malheureux facteurs de service, à force de ployer chaque jour sous le chargement du courrier, durent s'aliter l'un après l'autre. Quant aux infortunés correcteurs, ils furent contraints de se relayer en équipes de jour et équipes de nuit pour dépouiller les réponses, les côter, les classer et dresser les fiches personnelles des concurrents.

Alertés par cet amoncellement inusité de lettres et croyant se trouver devant un nouveau mystère policier, les célèbres détectives Dupont et Dupond étaient venus au Bureau du Journal... Mais, ils se sont bien vite aperçus de leur erreur et lorsqu'on les pria de participer au dépouillement des réponses, ils s'éclipsèrent avec la rapidité de l'éclair sous prétexte de poursuivre on ne sait quelle enquête embrouillée...

Le capitaine Haddock lui, s'était mis en tête de lever son verre (de whisky) à la santé de chacun des lauréats. Il a dû être transporté d'urgence loin du théâtre des opérations.

Ceci dit, nous tenons à remercier les participants à notre grand concours et à les féliciter, tous indistinctement, pour la sagacité dont ils ont fait preuve dans leurs réponses.

La première question (dessin du cycliste) comportait 32 inexactitudes, absurdités ou anomalies. Elle a été côtée sur 32 points (1 point par erreur). La deuxième question a été côtée sur 3 points seulement, ce qui représente un total de 35 points.

Voici la liste des concurrents qui ont obtenu le maximum dans la première épreuve :
DOCK Roger, de Seraing;
BOONE Thérèse, de Comines;
PETIT Jacqueline, de Mons;
MICHIELS Claude, d'Ixelles;
DORCHIE, Thérèse, de Renaix;
RYKEBOER, de Bruxelles;
LUWERIERE Maurice, de Schaerbeek;
JANSSENS M., de Bruxelles;
ROLAND Monique, de Quaregnon;
BOSQUET Georges, de Forest;
HISLAIRE, de Nivelles;
JANSSENS, J., de Jette
DUSSART Léo, de Marbaix;
SEVRIN J.-M., de Jambes;
LOTTIAU André, d'Evere;
PECQUEL Louis, d'Auderghem;
GOYENS de HEUSCH, de Bruxelles;
LEDUC Joseph, de Gossoncourt;
DESMET René, d'Ixelles;
LAQUET J., de Chatelet;
MERCIER J., de Mouscron;
JOGNIAUX R., de Marcinelle;
URBAIN Christiane, de Frameries.

Vous trouverez dans le « TINTIN » de jeudi prochain, les résultats de la deuxième épreuve.

Nous vous rappelons que le premier prix consiste en un poste de radio américain HOWARD offert par les Usines STAAR à Bruxelles.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



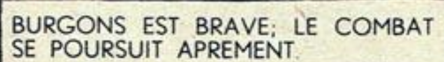






















Joseph CHRISTIAENS, Dilbeek. — Tu auras trouvé tous les renseignements demandés dans un précédent entretien.

Paul DEUILLERS, Ixelles. — Le scaphandre est l'appareil de plongée du scaphandrier. Il se compose d'un vêtement absolument imperméable, en tissu caoutchouté pour les faibles profondeurs, en acier articulé pour les grandes profondeurs. La tête est enfermée dans une sorte de sphère munie de hublots, de manière que le plongeur puisse voir à l'extérieur. Pour la respiration, le scaphandrier est relié à la surface par un gros tube flexible par lequel on lui envoie de l'air comprimé, à l'aide d'une pompe. L'air vicié s'échappe simplement dans l'eau par une soupape.

L'air contenu dans le casque empêcherait le scaphandrier de s'enfoncer dans l'eau. Aussi ses semelles sont-elles garnies de lourdes plaques de plomb. Dans les scaphandres légers, à faible profondeur, l'homme peut, par un simple mouvement de la tête, bloquer la soupape d'évacuation de l'air; le résultat est qu'immédiatement l'air s'accumule dans le vêtement et fait remonter le scaphandrier; celui-ci redescend aussitôt qu'il débloque la soupape. De cette façon, et en ramant avec les mains et les pieds, le scaphandrier peut évoluer dans l'eau comme un poisson. Naturellement, par mesure de précaution, une corde relie sa ceinture à la surface, grâce à laquelle l'homme de la pompe à air peut le retirer rapidement hors de l'eau.

Avec un scaphandre lourd, le scaphandrier est suspendu entre deux eaux par la corde, ou bien repose sur le fond où il se déplace.

Henri VASSEUR, Ixelles. — Primitivement, le sous-marin était une petite unité, à flottabilité presque nulle, destinée à évoluer sous l'eau. Puis fut créé le submersible, bâtiment ayant une réserve importante de flottabilité (jusqu'à 40 p. c.); pour être en mesure de plonger, il était muni d'importants ballasts extérieurs, c'est-à-dire de réservoirs se remplissant ou se vidant d'eau à volonté. Avec l'expérience, ces deux types se sont confondus et, actuellement, on emploie les deux termes pour désigner le même navire.

Hugues DE HEMPTINNE. — Les marins ont un très riche vocabulaire, dont l'origine remonte fort loin pour certains mots. C'est ainsi que la partie droite du bateau se nomme « tribord », venant du mot danois « styrbord »; et la gauche « babord », du hollandais « bakboord ».

Jules CLOOSTERMANS, Liège. — Les pirates passaient la plus grande partie de leur temps en mer, car c'est là qu'ils avaient le plus de chance de rencontrer de riches navires. Il était pourtant nécessaire qu'ils établissent des ports d'attaches. Ils choisissaient habituellement des îles désertes ou peu fréquentées, pour pouvoir y faire leurs réparations et leurs provisions. Leurs principales occupations, pendant leurs séjours à terre, étaient le jeu et l'ivrognerie; certains perdaient en une journée les fortunes gagnées pendant des mois de batailles et de pillages.

Maurice GEERINCKX, Alost. — La place nous manque actuellement pour publier des plans de bateaux. Nos splendides dessins de l'Histoire de la Marine ne te suffisent-ils pas pour le moment ?

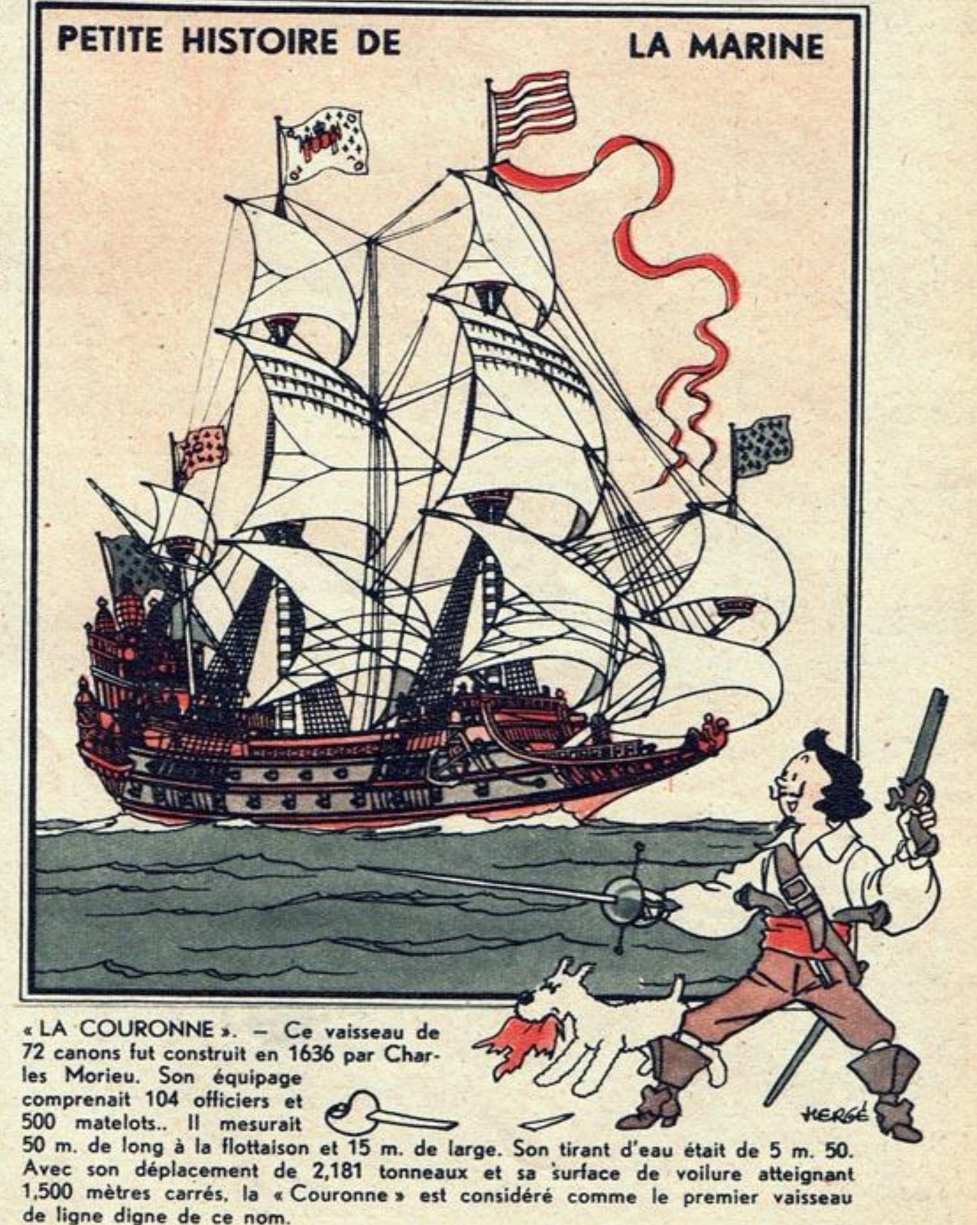
Jacques MASURE, Wasmes. — Tu as déjà eu réponse à tes questions dans une précédente chronique. La barre d'un bateau est, à l'origine et aujourd'hui encore sur les petits voiliers, la barre horizontale du gouvernail. Par extension, on appelle couramment « barre » le volant de la machine à gouverner les gros navires modernes. « Barre à tribord » signifie donc : « gouvernez à droite ! ».

Le lit propre au marin de la marine de guerre est le « hamac » en toile, se suspendant dans les entre-ponts, autrefois entre les canons. Au temps de la marine à voiles, ces hamacs s'appelaient « branles ». En cas de combat, pour pouvoir utiliser l'artillerie, il fallait donc commencer par débarrasser complètement l'entre-pont de tous ces hamacs. L'officier qui venait réveiller brusquement les marins pour le combat leur criait : « Bas les branles », ou « branles bas... ». De là est venue l'expression de « branle-bas de combat », signifiant préparatif de combat.

Pierre MARECHAL, Evere. — Je passe ta demande à mon ami M. Tournesol.

Henry LOODTS, Soignies. — La documentation sur la marine est plutôt rare. Tu en trouveras un peu dans les maisons spécialisées dans les modèles de marine. Tu peux également consulter certaines revues belges (« Wandelaer et Sur l'Eau »), françaises (« Marine Nationale »), anglaises (« Yachting World »), que l'on trouve chez tous les marchands de journaux.

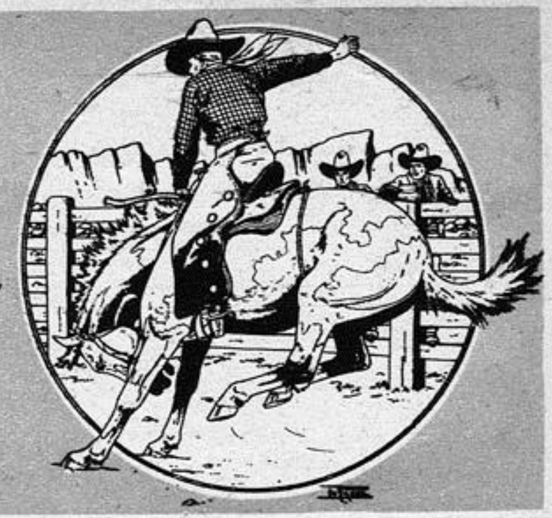
Yvan GODAR, Schaerbeek. — Ce que tu dis sur les Frères de la Côte est, en principe, absolument exact, mais souffre des exceptions. Les Flibustiers étaient des aventuriers et souvent un ramassis de bandits de toutes nationalités. Beaucoup n'hésitaient pas à attaquer des vaisseaux français ou anglais lorsque la prise leur semblait bonne et le risque d'être poursuivi minime. C'est ainsi que fut attaquée la « Licorne ».



« LA COURONNE ». — Ce vaisseau de 72 canons fut construit en 1636 par Charles Morieu. Son équipage comprenait 104 officiers et 500 matelots.. Il mesurait 50 m. de long à la flottaison et 15 m. de large. Son tirant d'eau était de 5 m. 50. Avec son déplacement de 2,181 tonneaux et sa surface de voilure atteignant 1,500 mètres carrés, la « Couronne » est considéré comme le premier vaisseau de ligne digne de ce nom.

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC































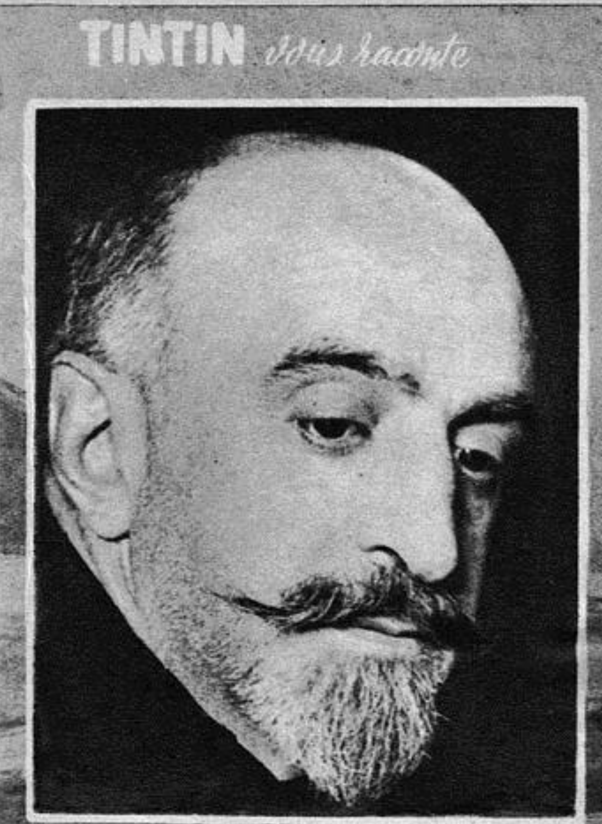




(A suivre.)

TINTIN *vous raconte*

LA VIE HÉROIQUE DE JEAN CHARCOT



DE toutes les régions du globe, ce sont les pôles qui sont demeurés le plus longtemps ignorés des hommes. Il est vrai que ces étendues désolées, condamnées par la nature à ne jamais sentir la chaleur des rayons du soleil, ces glaces éternelles, ces immenses suaires de neige, ne sont point faits pour attirer les cœurs épris d'aventures.

C'est donc sans forfanterie aucune, mais avec la conviction qu'il avait lui-même atteint aux limites de la résistance humaine, que James Cook, le grand navigateur anglais, écrivait en 1776, après avoir poussé jusqu'à la latitude 71° 15' Sud : « Le danger que l'on court à reconnaitre ces mers inconnues et glacées est si grand que j'ose dire que personne ne s'y hasardera plus après moi, et que les terres qui sont au Sud ne seront jamais reconnues... »

Cook, pourtant, se trompait. Il devait se trouver des êtres héroïques pour avancer plus loin que lui sur la route de l'enfer blanc. Et parmi ces êtres, l'un des plus grands et, sans contredit, l'un des mieux connus s'appelle Jean Charcot.

Figure prestigieuse dont, tôt ou tard, s'emparera la légende ! Pour nous, le nom de ce marin et de ce grand savant reste indissolublement lié à celui du « Pourquoi Pas » le valeureux petit navire à bord duquel le « gentilhomme polaire » viola tant de fois les régions les plus hostiles de la terre, et qui devait périr avec son commandant, il y a un peu plus de dix ans aujourd'hui, au large des côtes d'Islande.

Fils de l'un des plus grands médecins français du 19me siècle, héritier d'un nom célèbre et d'une immense fortune, Jean Charcot aurait pu jouir d'une existence facile et dorée. Il préféra servir, et servir jusqu'au sacrifice suprême.

La mer l'attirait invinciblement. D'où lui venait cette vocation ? Nul ne le sait. A l'exception d'un obscur grand oncle, ancien matelot, personne dans sa famille n'avait jamais été marin. Ce sont là de ces mystères dont aiment à s'entourer les destinées exceptionnelles.

Après avoir conquis son grade de docteur en médecine, Jean Charcot tourna les yeux vers les horizons inconnus. Il décida que son pays reprendrait dans les campagnes maritimes sa place d'autrefois et c'est à cet idéal qu'il vouera sa vie et sa fortune.

Dès 1903, il appareille avec un minuscule trois-mâts, le « Français », pour gagner le pôle sud. Tout au long des deux ans qu'il naviguera dans ces parages de cauchemar, personne n'entendra plus parler de lui. Parages de cauchemar sont bien les seuls mots qui conviennent... L'été, l'Antartique est traversé de tempêtes épouvantables qui ne se calment que pour faire place à une brume épaisse. Les seuls paysages qu'il offre aux yeux, çà et là, ce sont des lambeaux de côtes blanches d'où s'élèvent, parmi les falaises glacées, des murs de roche noire et des pics si aigus que la neige ne parvient pas à s'y fixer. En hiver, terre et mer ne forment plus qu'un monstrueux enchevêtrement glacé, un chaos effrayant de colosses blancs et difformes...

Charcot est accompagné de deux officiers, de trois savants et de quatorze hommes d'équipage. En 22 mois, il découvre et reconnait mille kilomètres de terres nouvelles. Il rapporte de son expédition une inappréciable moisson de renseignements scientifiques.

Devant de tels résultats, l'académie des sciences de Paris insiste auprès du jeune explorateur pour qu'il accomplisse une nouvelle croisière. C'est alors que Charcot, de ses propres mains, trace le plan du « Pourquoi Pas », ce solide trois-mâts qu'il aimera comme son enfant.

Au mois d'Août 1908, le POURQUOI PAS s'éloigne des côtes de France et cingle vers l'Antartique, cet Antartique mystérieux et homicide dont Charcot veut percer tous les secrets.

Le voyage dure quinze mois ; c'est l'un des plus célèbres dans les annales de la navigation scientifique, et, comme tel, il mérite d'être sommairement relaté.

La règle, par excellence, qui gouverne ces voyages dans les glaces est l'économie extrême de charbon, car il n'existe aux pôles aucun dépôt de combustible. Afin d'aviter les erreurs de route qui provoquent du gaspillage dans la consommation, on cherche souvent d'avance le chenal favorable. C'est ainsi que le 4 Janvier 1909, Charcot partit à bord d'une vedette avec deux de ses compagnons pour reconnaître les environs. Il gagna l'île Berthelot (1) de laquelle il découvrit un horizon presque infini. Après avoir reconnu la passe praticable, les trois hommes regagnèrent leur embarcation. Hélas ! une épaisse banquise avait dérivé contre la falaise de l'île et leur barrait la route du retour. Sans vivres, sans couvertures, sans vêtements de rechanges, sans le moindre nécessaire de campement, Charcot et ses compagnons passèrent quatre jours sous une neige impitoyable.

Cependant l'équipage du « Pourquoi Pas » s'inquiète. Le second du navire, n'y tenant plus, décide de partir à la recherche des disparus. Il les retrouve, grâce au ciel, mais en revenant de cette opération le « Pourquoi Pas » heurte un récif... A grand peine on le remet à flot, mais dans quel état !... L'avant est gravement avarié, la quille est en partie arrachée... Or, pour se frayer sa route, le navire doit sans cesse briser, écarteler d'énormes blocs de glace... Tiendra-t-il le coup ?...

Charcot, en cette circonstance, fait preuve d'une magnifique énergie. Il décide que la croisière continuera. Son enthousiasme et sa foi sont si communicatifs que tout l'équipage, à l'unanimité, l'acclame.

Et le courageux petit « Pourquoi Pas » s'enfonce dans l'inconnu, sur une mer hérissée de récifs, parsemée d'ilots mouvants, où se succèdent les longs et sinueux couloirs bordés d'icebergs... La navigation devient bientôt si dure qu'il faut relever, tous les quarts d'heures, l'homme de barre épuisé.

On longe l'île Adélaïde, la terre Pallières, la terre Alexandre Ier et l'on atteint une région jusque là réputée impénétrable où Charcot découvre un golfe immense auquel il donne le nom de sa femme (2). Mais le moment est venu d'hiverner. Le « Pourquoi Pas » jette l'ancre dans une baie de l'île Petermann et les neufs mois d'immobilité commencent. Bien qu'en cette période, on soit en droit de compter sur des calmes et des températures très basses, les navigateurs resteront pendant ces neufs mois aux prises avec d'infernales tempêtes de Nord-Est qui, débloquant les glaces et rompant les barrages établis à l'entrée de la baie, menaceront sans trêve la vie du pauvre petit navire.

En dépit de ces conditions déplorables, les travaux et les observations scientifiques se poursuivent.

Et voici le second été... Piquant au Sud, le « Pourquoi Pas » gagne des passages inexplorés où les icebergs fourmillent à tel point qu'en deux jours et deux nuits, pendant ses heures de quart seulement, Charcot en compte cinq mille. Le navire bat tous les records en dépassant ses devanciers de cinq degrés en latitude et découvre de nombreuses terres insoupçonnées. Mais, avec sa carène endommagée, il fait eau comme un panier et les pompes sont sans cesse à l'ouvrage. Pour comble de malheur le scorbut s'est installé à bord, le charbon menace de manquer...

Il faut rentrer !

Trois mille kilomètres de terres nouvelles, six cartes et une admirable contribution aux progrès de l'océanographie, voilà le bilan de la seconde croisière de Charcot. Paris lui fait un accueil enthousiaste. Du jour au lendemain, son nom devient célèbre et respecté...

∴

Depuis cette époque, et sauf pendant la durée de la première guerre mondiale, pas une année ne s'est écoulée sans que Charcot n'effectuât une croisière d'exploration scientifique. Son zèle est infatigable, étonnant, surhumain...

Lorsqu'il quitte la France pour celui de ses voyages dont il ne devra jamais revenir, il a presque 70 ans. Il est resté vigoureux et agile...

Mais la mer s'est lassée d'être chaque année, depuis 28 ans, vaincue et fouillée par ce navire et par cet homme. Elle est prise d'un accès de rage et, le 16 Septembre 1936, au large de la côte sud-ouest de l'Islande, elle tue tous ceux du « Pourquoi Pas », sauf un cependant, qui survit au naufrage et qui TEMOIGNE...

Cet homme a vu Charcot sur la passerelle ; il attendait la mort, impassible, magnifique. Le seul mot de regret qui soit sorti de sa bouche ne s'adressait pas à lui-même mais aux matelots, aux savants, qui allaient périr avec lui...

Il a simplement murmuré :

— Les pauvres enfants !

(1) Côte Ouest de la terre de Graham.
(2) Baie Marguerite.

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)

APRES AVOIR ENTERRE LEUR MALHEUREUX COMPAGNON HARRIS, LES RESCAPES TIENNENT CONSEIL

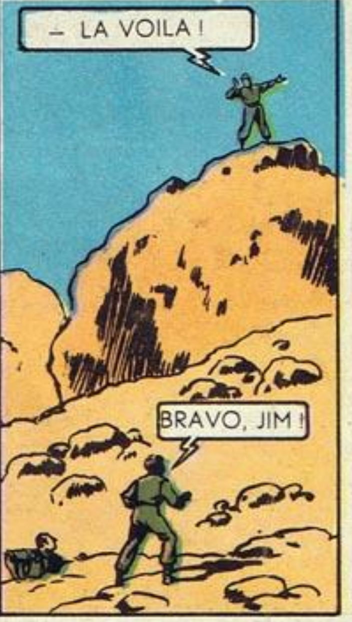
— FRANCHEMENT, BLAKE, NOTRE SITUATION N'EST PAS BRILLANTE : NI ARMES, NI VIVRES !... — VOYONS, MON VIEUX, QUE PROPOSEZ-VOUS ?

— VOILA : NOUS DEVRIONS ESSAYER DE GAGNER, LE PLUS RAPIDEMENT POSSIBLE, LE POINT D'ATTERRISSAGE QUE NOUS AVONS FIXE A L'AVION DE SECOURS, C'EST-A-DIRE UN PLATEAU SOLITAIRE DES MONTAGNES DU HERAT, SITUE PAR 34° DE LATITUDE ET 60° DE LONGITUDE EST. OR, D'APRES NOS DERNIERES OBSERVATIONS, NOUS DEVONS NOUS TROUVER A ENVIRON 75 MILLES DE CE POINT. ENTREPRISE DIFFICILE ET PLEINE DE DANGERS ! AUSSI, SI NOUS POUVIONS DECOUVRIR UNE PISTE...



— C'EST JUSTEMENT CE QU'IL NOUS FAUT !... ET DANS CE CAS, PARTONS IMMEDIATEMENT, CAR LES JAUNES PEUVENT REVENIR D'UN MOMENT A L'AUTRE. VOUS, JIM, FILEZ EN AVANT ET TACHEZ DE RETROUVER CETTE FAMEUSE PISTE !...



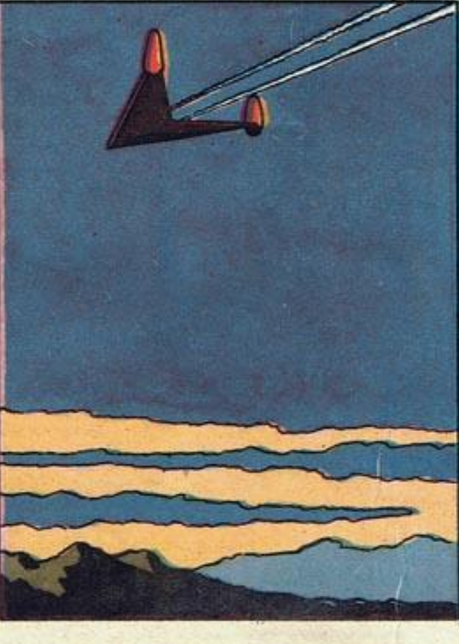


UNE ANCIENNE PISTE DE CARAVANE S'ETIRE A TRAVERS UN PAYSAGE DESOLE.

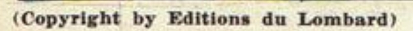
— ALLONS, MON VIEUX !











(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de C. Van Cortenbergh, 12, Rue de l'Empereur, Bruxelles.